

Pascal Quignard, Prix Marguerite Yourcenar 2019

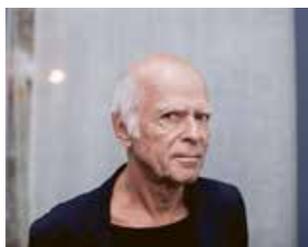
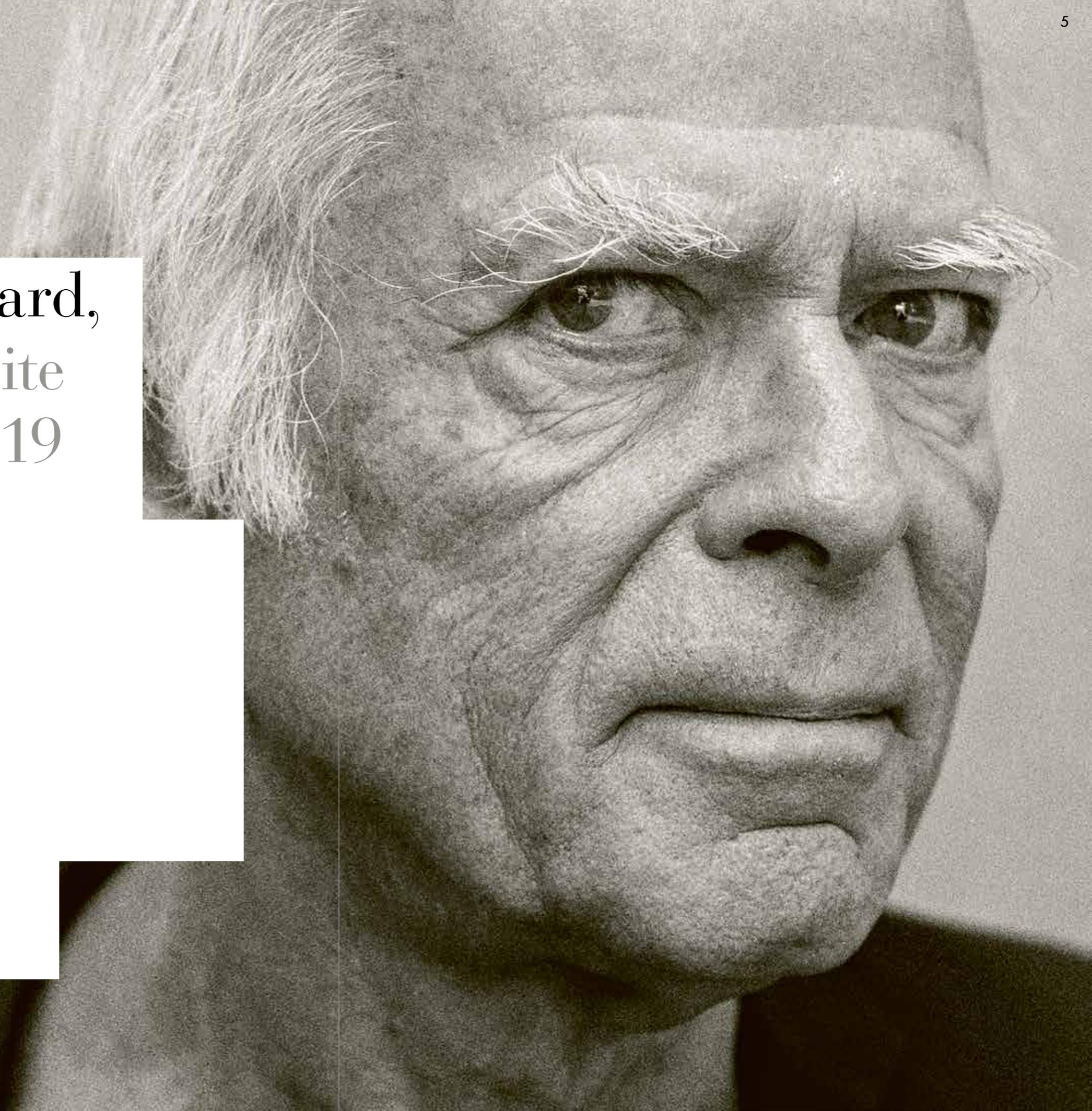


photo Matthieu Raffard



Histoire du plongeur nocturne

PAR PASCAL QUIGNARD, ÉCRIVAIN

On appelait « plongeurs nocturnes » les rêveurs. En Grèce ancienne, face aux dormeurs qui s’abandonnent au sommeil (hypnos) les rêveurs plongent au plus profond de l’abîme de la nuit. Ils s’engloutissent dans le noir le plus pur. Ils pénètrent dans le silence sauvage. Pour peu qu’ils ne meurent pas, ils remontent à la surface de l’eau munis d’images abracadabrantes (oneiros). Arriva le jour de la fête d’Aphrodite Cypris. La prêtresse de la déesse se rendit au temple de la Vénus des vagues, de la fille du Ciel qui s’appelle Ouranos. Elle a revêtu la robe blanche. Son visage vibre de beauté. Leandros l’aperçoit. Il ne voit plus qu’elle. Il s’approche irrésistiblement. Elle lève les yeux. Elle se réjouit de le voir si beau. Elle baisse la tête. Leandros touche ses doigts. Herô retire sa main. Leandros saisit l’ourlet de sa robe toute blanche et la tire doucement. Lentement, elle le suit dans le recoin du temple. Il lui chuchote qu’il la désire. Elle lui rappelle que, comme elle est la prêtresse de la déesse Aphrodite Ourania, elle est sacrée, elle est interdite aux hommes. Mais Leandros découvre, alors qu’il l’entend dire qu’elle lui est interdite, que sa voix est aussi belle que son visage, aussi belle que son corps, aussi belle que ses deux seins qui, maintenant, au haut de son torse, tendent l’étoffe blanche. Quand Leandros lui confie brusquement son amour, aussitôt Herô regarde le sol. Elle murmure qu’elle vit enfermée au haut d’une tour dont elle ne peut sortir. Il lui demande comment il faudrait s’y prendre pour pouvoir la rejoindre. Elle hausse son sourcil, elle lève, un brusque instant, son regard vers les yeux de Leandros.

— Il faut traverser l’eau. Le courant qui afflue entre les rives de l’Europe et de l’Asie est si puissant que la plupart des vaisseaux préfèrent renoncer à suivre cette voie étroite mais périlleuse. Il faudrait que celui qui plonge s’élançe à partir des rochers d’Abydos!

Il murmure en saisissant sa main:

— Toi qui es la prêtresse de la déesse de l’amour, toi qui ne cesses de célébrer l’amour de l’amour, il faut que tu célèbres à ton tour son mystère!

Elle ne lui répond pas mais elle lui a abandonné sa main. Il répète:

— Célébrons à notre tour le mystère mystérieux de la déesse! Il faut que tu en connaisses la beauté. Si tu veux servir comme il convient la déesse que tu aimes, il est indispensable que tu en mesures tout l’ensorcellement! Et même il faut que tu connaisses le vertige où l’amour entraîne. C’est cet abîme où la conscience toute entière se perd au fond du corps comme une pierre au fond des eaux. Comment t’appelles-tu?

Elle tire son voile sur son visage. Elle gémit:

— Je m’appelle Herô, je vis seule, sur une île, au milieu des vagues, sur la pointe de Sestos. Voilée le jour. La nuit

emmurée au plus haut de la tour. Qui peut me rejoindre? Personne ne peut me rejoindre. Sans cesse, jour et nuit, et jour, gronde à mes oreilles le bruit de la mer soulevée par le vent.

— Je t’aime, Herô. Je plongerai dans le flot. Je trouverai le moyen d’oublier le vacarme et de percer la houle. Je traverserai le courant qui effraie les navires et les canots. Tu n’as qu’à monter au haut de la tour où on te tient enfermée et brandir dans ta main une lampe. Elle guidera ma nage. Elle orientera mon effort. Dans les ténèbres j’aurai les yeux fixés sur toi en les portant sur elle. J’atteindrai ton rivage. Trempé, échevelé, ruisselant, toi, Herô, tu refermeras alors les bras sur moi!

Elle incline la tête, la vierge! Elle saisit si fort la main qui serre son poignet. Ce fut simplement de la sorte qu’elle convint du message d’amour dont témoignerait la lampe la nuit où ils pourraient s’êtreindre. Il attendit la nuit. Toutes les nuits il attendait la nuit. Il attendait la nuit et chaque fois que la nuit venait, chaque fois que le soleil s’effaçait, tandis que les femmes et les hommes fermaient les barrières de leurs étables, verrouillaient les vantaux de leur porte, tandis que leurs paupières s’abaissaient, tandis que leurs corps s’affaissaient sur leurs fourrures, sur leurs couches de pailles, tandis que les membres ne bougeaient plus et qu’ils s’assoupissaient, tandis que leurs âmes gagnaient le monde de Morphè, de Hypnos, debout, sur le rivage de la mer où gronde le ressac, Leandros ouvrait les yeux, il voyait ce que voit Oneiros et il fixait la tour. Il était à attendre de voir une attente de voir. Il espérait une espèce de lueur parmi les nuages vagues. Il épiait patiemment parmi les étoiles, les écumes, les embruns, les reflets, une mèche de lin qui flambe sur son lit d’huile et qui sent l’olivier. Il cherchait et maintenant il cherche à apercevoir la lampe qui brille au loin, juste un peu au-dessus de la surface de l’eau. Il cherche à distinguer la lumière du bonheur. Et quand subitement Herô montait au haut de la tour, quand enfin elle élevait la lampe dans la nuit noire, Leandros sur le champ se mettait nu, il serrait ses vêtements, il les nouait autour de sa nuque. Alors, tout luisant dans l’ombre, plein de désir, il plongeait dans l’eau de la mer. Il nageait avec vigueur, les yeux fixés sur le vacillement de la flamme. Au bout d’une heure de lutte dans le tonnerre des eaux, il arrivait au promontoire où se dressait la tour. Herô l’accueillait en tirant sa main glacée hors de l’eau de la mer de Marmara. Elle le tirait vers elle. Elle entourait d’une étoffe le corps trempé de son amour. Elle le faisait monter dans sa chambre. Elle frottait un à un ses quatre membres. Elle ôtait l’algue. Elle raclait le sable. Avec une éponge de mer, elle épongeait toute la surface si douce et si ferme et si jeune de son corps. Elle lavait ses cheveux et en ôtait le sel. Elle oignait sa peau d’une huile

parfumée. Elle le menait à son lit, l’enlaçait, l’aimait.

Brusquement, sans qu’on pût s’y attendre, la tempête se leva. C’était un jour d’hiver. C’était un jour où les tourbillons des nuages défilaient sur la mer. Leandros, posté sur le rivage d’Abydos, vit la lampe s’élever au sein de la nuée grise, au loin, très loin, plus loin encore, de l’autre côté du bras de la mer démontée, au-dessus de la tour de Herô. Plein de désir il se dénuda malgré le froid qu’il faisait. Il oubliait le mouvement des vents qui s’enroulaient autour de lui, il serrait ses vêtements sous sa nuque, il les y attachait avec une ceinture de cuir. Il plongea dans l’eau glacée. Il reprit son souffle au milieu de la nuit. Dans les sifflements, les huées de la houle, il se mit à nager avec vigueur vers la flamme lointaine. La pluie s’était mise à tomber mais les trombes d’eau avaient beau s’ajouter à la violence des rafales, lançant ses bras il perçait les unes, il franchissait les autres. Soudain, un coup de bourrasque souffla la mèche de la lampe. Soudain, il ne vit plus rien. Ni la flamme, ni la tour. Ni le haut, ni le bas. Ni le ciel noir et les étoiles recouvertes par les nuages, ni l’abîme sombre que les vagues hérissaient. Ni l’est où la lumière s’érige et apparaît, ni l’ouest où elle dépérit et où elle se dissout. Rien. Rien. La nuit noire. Le fond du ciel noir. Le chaos des nuages couleur d’encre et sa tristesse. Ses pieds tressautaient en vain dans la substance obscure. Ses bras se dressaient en vain dans le monde sans forme des ténèbres. Ses lèvres sans cesse réimmergées avalaient l’eau amère. La mer roula, la mer enroula, la mer renversa, la mer engloutit son corps. Herô pleurait tenant, devant ses yeux hébétés, au bout de son bras, sa lampe éteinte; devant la petite tresse de lin toute noire, trempée par l’averse, elle gémissait. Abasourdie, Herô hurlait le nom de Leandros dans l’ouragan. Elle vint appuyer son coude sur le créneau de pierre. Elle cherchait le corps nu d’un homme à la surface des vagues. Elle ne percevait rien. Quand l’aube vint, elle ne voyait toujours rien. Quand l’aube naquit elle continuait de chercher le dos d’un homme qui nage sur le vaste dos bleu de la mer et elle continuait de ne rien percevoir de semblable. Elle vit le soubassement de la tour. Là, près du soubassement de la tour, tout en bas, au-dessous d’elle, elle aperçut, elle crut voir, elle discerna, déchiqueté par les écueils, le cadavre d’un homme étendu sur le dos parmi les coquillages. Soudain Herô déchira en deux sa robe sur sa poitrine, elle ouvrit ses deux bras comme s’il s’agissait d’ailes, telle un oiseau de proie elle fondit la tête la première sur le corps de son amant déposé par la mer sur la grève, elle referma ses bras sur lui, jouissant une dernière fois, l’un et l’autre, l’un de l’autre, entièrement, invraisemblablement, éternellement. ✪

Biographie

Pascal Quignard grandit au Havre puis à Sèvres. Il a étudié communément les lettres classiques, la philosophie et la musique. En 1968, à 20 ans, il entre dans le groupe de la revue *L’Éphémère* (Paul Celan, Yves Bonnefoy, Michel Leiris, Louis-René des Forêts...) en même temps qu’il publie son premier essai chez Gallimard, maison où il exercera vite comme lecteur et dont il deviendra un membre important au fil des années. Il a par ailleurs enseigné la littérature grecque et romaine du Moyen Âge et de la Renaissance. Ses romans, dont *Le Salon de Wurtemberg*, *Tous les matins du monde* ou *Villa Amalia* — les deux derniers ayant donné lieu à des adaptations cinématographiques brillantes — le font largement connaître.

Avec l’aide de François Mitterrand, il a fondé le Festival d’Opéra et de Théâtre baroques de Versailles en 1992. En 1994, il quitte toutes ses fonctions pour ne plus se consacrer qu’à l’écriture. Il entame en 1999 *Le Dernier royaume*, dont les premiers tomes paraissent en 2002. Ni essais, ni romans, — « tous les genres sont tombés » —, ces livres, dont il existe à ce jour dix tomes, sont des explorations libres de l’esprit de l’auteur. Depuis de nombreuses années il collabore régulièrement avec des metteurs en scène de théâtre ou des chorégraphes et il se produit en tant que lecteur, récitant, musicien.

Bibliographie sélective

Le Salon du Wurtemberg, Gallimard, 1986

Tous les matins du monde, Gallimard, 1991

Le Sexe et l’effroi, Gallimard 1994

La Haine de la musique, Calmann-Lévy, 1996

Terrasse à Rome, Gallimard, 2000

Requiem, Galilée, 2006

Villa Amalia, Gallimard, 2006

La Nuit sexuelle, Flammarion, 2007

Les Solidarités mystérieuses, Gallimard, 2011

Dans ce jardin qu’on aimait, Grasset, 2017

Le Dernier royaume

- *Les Ombres errantes* (Tome I), Grasset, 2002
- *La Barque silencieuse* (Tome VI), Le Seuil, 2009
- *L’Enfant d’Ingolstadt* (Tome X), Grasset, 2018